Aa. Vv., *L'Expérience romanesque au XIX^e siècle*, sous la direction de Catherine Mariette-Clot

Marie Parmentier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1525>

DOI : 10.4000/studifrancesi.1525

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2014

Pagination : 606-607

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Marie Parmentier, « Aa. Vv., *L'Expérience romanesque au XIX^e siècle*, sous la direction de Catherine Mariette-Clot », *Studi Francesi* [En ligne], 174 (LVIII | III) | 2014, mis en ligne le 01 novembre 2014, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1525> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.1525>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Aa. Vv., *L'Expérience romanesque au XIX^e siècle*, sous la direction de Catherine Mariette-Clot

Marie Parmentier

RÉFÉRENCE

AA. VV., *L'Expérience romanesque au XIX^e siècle*, sous la direction de Catherine Mariette-Clot, «Romanesques» n. 5, 2013, pp. 61-256.

- 1 La revue «Romanesques», désormais éditée aux Classiques Garnier, donne à lire pour son cinquième numéro un dossier sur *L'expérience romanesque au XIX^e siècle*, dirigé par Catherine Mariette-Clot. Le sujet n'est pas abordé sous l'angle esthétique, mais dans «ses aspects moraux, sociaux, psychologiques ou même idéologiques, liés à un certain plaisir de lecture» (Catherine MARIETTE-CLOT, *Le romanesque, façon XIX^e siècle*, p. 64). La question vaut en effet la peine d'être explorée, tant la notion même de romanesque, «fourre-tout, éminemment polémique et réversible» (Alain SCHAFFNER citant Jean-Marie Seillan, *Quelques aspects du "roman romanesque" à la fin du XIX^e siècle*, pp. 89-100), ses valeurs, ses connotations fluctuent dans le temps (Andrea PFERSMANN, *L'émergence de la notion de "roman romanesque" au XIX^e siècle*, pp. 101-117). Or, au XIX^e siècle précisément, s'édifie un «monde nouveau et une manière nouvelle pour le dire» (p. 64), et sont rebattues les cartes qui entremêlent vie et roman, réel et romanesque; les «différentes formes et les différents degrés de cet entremêlement» (Isabelle DAUNAS, *Flaubert et le romanesque sans jeu*, pp. 119-130) sont explorés par le roman du XIX^e siècle, et analysés par les treize contributions qui constituent ce dossier.
- 2 La «souplesse» (Patrick BERTHIER, *Lecteurs et lectrices de romans dans "La Comédie humaine"*, pp. 209-223) et la polysémie de l'expression d'«expérience romanesque» expliquent à la fois la grande richesse et les limites de ce recueil, où le sujet d'ensemble est abordé selon des perspectives extrêmement diverses. L'expérience romanesque, ce peut être

l'expérience du romanesque (au sens thématique: ce qui contient des aventures et de l'amour), ce peut être l'expérience *acquise* grâce à la lecture de romans, celle que constitue l'écriture d'un roman, etc. Il peut s'agir des expériences du lecteur (réel), du personnage-lecteur, du romancier. Toutefois, quel que soit le point de vue qu'on adopte et le contenu que l'on donne à l'expression, le roman du XIX^e siècle « articul[e] et problématis[e] avec [...] systématisme le couple *roman /vie* » (Laure LÉVÊQUE, «*Quel mal nous font les romans!*» *Modeste Mignon, mensonge romantique et vérité romanesque?*, pp. 223-238).

- 3 C'est bien sûr Emma Bovary qui est le plus fréquemment convoquée pour illustrer cette coexistence qui semble devenir impossible au XIX^e siècle: le recueil offre de nouveaux aperçus sur ce personnage, sur lequel on croyait tout savoir. Isabelle DAUNAS bouleverse ainsi la généalogie admise mais simplificatrice qui fait d'Emma la descendante directe de Don Quichotte: elle oppose le «romanesque de l'illusion» de la jeune femme, qui consiste à fuir la réalité, au «romanesque de l'aventure» du chevalier de la Manche, qui repose, lui, sur une confrontation avec la même réalité, confrontation devenue impossible au XIX^e siècle. Emma n'est bien sûr pas la seule lectrice à faire l'expérience mélancolique de la discordance entre les romans et la vie, qui affecte également les personnages balzaciens, et notamment Modeste Mignon (voir Laure Lévêque) et Dinah de la Baudraye dans *La Muse du département* (voir Patrick Berthier, p. 208). De façon plus générale, comme le montre Jacques-David EBGUY (*De l'imaginaire à l'impossible. Romanesque et roman de formation*, pp. 147-168) à propos du roman de formation, le romanesque, qu'il «déforme», «transforme» ou «informe» le monde du personnage, empêche la formation du héros d'avoir lieu: tout se passe comme si l'expérience romanesque –celle de la lecture de romans – interdisait au personnage d'acquérir une véritable expérience romanesque, de devenir expérimenté. Quittant les personnages de lecteurs pour passer à l'expérience romanesque vécue par le lecteur, Fabienne BERCEGOL dévoile de façon très convaincante la fragilité de la vocation didactique des romans confessions du XIX^e siècle (de «René» à «Dominique» en passant par «Le Lys dans la vallée») (*L'expérience romanesque au crible des romans confessions du XIX^e siècle*, pp. 169-184). En effet, leur structure narrative (notamment les récits enchâssés) met en valeur non seulement leur faible valeur cathartique, mais surtout l'absence d'efficacité de leur récit sur leur destinataire. L'expérience romanesque, que ce soit pour le personnage qui raconte ou pour le destinataire, narrataire ou lecteur réel, est ainsi dépouillée de sa possible exemplarité.
- 4 Faut-il pour autant en conclure que toute expérience romanesque est nécessairement négative, douloureuse ou intrinsèquement aporétique dans le «triste XIX^e siècle» que dénonçait Stendhal? Selon Sainte-Beuve, «le roman n'est jamais le jour où l'on vit: c'est le lendemain dans la grande jeunesse; plus tard c'est déjà la veille et le passé» (*Portraits de femmes*, 1837, cité par Damien ZANONE, *Sainte-Beuve et l'expérience du romanesque*, pp. 195-108): est-ce à dire que le romanesque ne peut plus s'envisager que selon une modalité mélancolique ou nostalgique? Le dossier permet de répondre par la négative à ces questions, en mettant clairement en valeur le double discours du roman sur le romanesque et la lecture: Delphine JAYOT (*En lisant "Paul et Virginie". Figures de lectrices chez Balzac, Lamartine, et Flaubert*, pp. 185-194), analysant la description de la lecture de *Paul et Virginie* dans *Graziella* de Lamartine, *Le Curé de Village* de Balzac, et *Madame Bovary*, relativise la portée critique du récit de cette lecture dans le roman de Flaubert en montrant qu'elle libère en fait un «espace de possible empathie», et qu'elle fait

advenir dans le roman réputé ironique «la présence quasi miraculeuse du livre ressuscité». Jacques-David EBGUY souligne quant à lui la fonction d'«opérateur de fiction» du personnage romanesque (p. 155), grâce auquel «chez Balzac, Flaubert ou Stendhal, le roman lui-même se fait «romanesque», en raison de l'accumulation de péripéties, [de] la place qu'elles laissent aux coïncidences et aux renversements [et] à la rencontre miraculeuse d'un désir et d'une réalité» (p. 159). Surtout, tous ces romans montrent l'effet des lectures sur les lecteurs: elles constituent une expérience en soi, et personne n'en sort indemne, que l'on cherche des modèles de compréhension et d'action dans *Adolphe* comme les personnages de *La Muse du département* (voir Patrick Berthier) ou que l'on progresse dans sa vie spirituelle jusqu'à devenir athée grâce à une série de lectures, comme les moines du *Spiridion* de George Sand, roman pourtant non romanesque s'il en fût (Isabelle HOOG-NAGINSKI, *Le «Tolle, lege» du moine Alexis dans «Spiridion»: la lecture, la méditation, la prophétie*, pp. 239-256).

- 5 Ainsi l'opposition entre le romanesque et la vie, tout en étant structurante pour le roman du XIX^e siècle, est vidée de sens par ce même roman, car, comme Marie BAUDRY en fait la magistrale démonstration à propos du roman stendhalien (*Pour un romanesque sans le roman. Aperçus du romanesque chez Stendhal, Balzac et Flaubert*, pp. 131-146), le romanesque est une «catégorie supérieure» (p. 133), une «forme débordante, s'échappant hors du roman qui l'a constitué [et] qui le corrompt» (pp. 138-141). Et en effet, le romanesque «existe dans l'œil du lecteur comme un point de perspective qui transforme à sa guise le corpus qu'on lui soumet pour l'adapter à son désir» (p. 201), comme le suggère Damien Zanone à propos de Sainte-Beuve, qui cherche la «“part de romanesque”, dimension réceptive de l'imagination» (p. 196) dans des textes qui n'appartiennent pas au genre: les *Mémoires* de Mme de Staël-Delaunay et les *Lettres* de Mlle Aïssé.
- 6 C'est à Yves CITTON (*L'ambivalence du romanesque. Contagion de l'inexpérience et machination médiatique*, pp. 73-88) qu'il faut laisser le dernier mot: revenant à Marmontel et à Jaucourt (auteur des articles «Roman» et «Roman de chevalerie» de l'*Encyclopédie*), qui se méfient du roman comme du romanesque, il montre que le «romanesque constitue un opérateur de contamination, qui irradie en direction de la réalité psychique et sociale» (p. 74), et qui possède la capacité de «pousser les comportements vers le haut» (p. 77). Même si le XIX^e siècle nous a définitivement interdit de croire en un romanesque porteur d'un idéal univoque, il est très tentant de prendre au sérieux l'hypothèse d'Yves Citton, qui consiste à lire le genre romanesque comme un «lieu d'élaboration de gestes affectifs [...], qu[e les romans] ne se contentent pas d'“exprimer”, mais qu'ils simulent et stimulent en nous immergeant dans un monde fictionnel qu'il s'agit moins de “connaître” que de “vivre” de l'intérieur» (pp. 86-87). L'expérience romanesque née au XIX^e siècle, avec ses ambiguïtés et ses ambivalences, «entre nostalgie et mépris» (p. 88), ce serait donc cet irremplaçable double regard sur le monde que nous donne la lecture des romans.